

ICARE
ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02658-8

ICARE

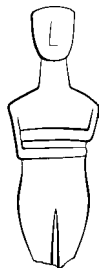
ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2013



Préface de Dominique Fabre

Icare
Le petit Vallée
La Tour sous le Gris
Un passage
Jusqu'au bout de la mer
Sous le grand X
L'obèse et la savonnette
Bamidélé
La Nouvelle Hétaïre
It's a long way home
Cher Peter
Le mille et unième songe
Il était des fois



BUCHET ❁ CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles*, préface de Roger Vrigny, prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles*, préface d'Odette Joyeux, prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994*, préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995*, préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996*, préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997*, préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles*, préface d'Eduardo Manet, prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles*, préface d'Henri Lopès, prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles*, préface de François Salvaing, prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles*, préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo-Maria aparecida et autres nouvelles*, préface de Claude Pujade-Renaud, prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles*, préface d'Alain Absire, prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles*, préface de Dominique Mainard, prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.
- Demain sans lendemain et autres nouvelles*, préface de Paul Fournel, prix du Jeune Écrivain 2005, Le Mercure de France.
- Ne rien faire et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 2007, Buchet/Chastel.
- Dans le lit du Rhône et autres nouvelles*, préface d'Alain Mabanckou, prix du Jeune Écrivain 2008, Buchet/Chastel.
- Il déserte et autres nouvelles*, préface de Philippe Ségur, prix du Jeune Écrivain 2009, Buchet/Chastel.
- L'Enfant sur la falaise et autres nouvelles*, préface de Carole Martinez, prix du Jeune Écrivain 2010, Buchet/Chastel.
- L'Idiot du village et autres nouvelles*, préface de Christiane Baroche, prix du Jeune Écrivain 2011, Buchet/Chastel.
- Histoires en creux*, préface de Sylvie Germain, prix du Jeune Écrivain 2012, Buchet/Chastel.

Préface

*Des centaines de nouvelles de jeunes auteurs, âgés de quinze à vingt-sept ans, ont été lues cette année pour sélectionner celles que rassemble ce recueil, fruit de ce 28^e prix du Jeune Écrivain 2013. Je vous promets un grand plaisir à retrouver celles qui ont été choisies par le jury. Nouvelles francophones, de nos jeunes voisin(e)s belge et suisse, mais aussi d’Afrique, et des Amériques. La nouvelle titre, *Icare*, n’est-elle pas écrite par un auteur d’Amérique du Sud? Ce beau texte, parmi tant d’autres réussites, fait du français une langue pleine de montagnes, de chasse et de neige, comme d’autres nouvelles habitent la langue d’autres ailleurs. M’a épaté à leur lecture cette plasticité, capable d’épouser des fictions qui sans en avoir l’air nous font voyager au plus loin de la littérature française-dont-on-dit-du-mal. Ces jeunes auteurs qui sont souvent déjà très aguerris aux techniques littéraires nous parlent dans leurs nouvelles une langue ouverte sur le monde, sur les autres, dans des sujets qui*

circulent très loin du nombril, ou alors, au plus près, ce qui revient à peu près au même quand l'histoire est réussie, au bout du compte. La sincérité est aussi un trait marquant de toutes ces histoires, dont plus d'une nous a parlé vraiment, sans détour, et sans tricher.

L'ensemble donne une image très vivante de la francophonie. La diversité – ce beau mot un peu trop galvaudé – reprend tout son sens à la lecture des textes regroupés ici. Ce qui m'a le plus frappé est cette vitalité de la littérature, comment des jeunes écrivains s'en emparent et renouent de façon plus ou moins délibérée avec les grands thèmes qui nous font lire ou raconter des histoires, et en tout cas les aimer. Bien sûr, nombre de ces nouvelles ont trait à l'enfance, au pays de l'enfance en général, et on ne peut douter que la plupart de ces jeunes écrivains ne le quitteront jamais complètement, pour ce qui est de leur inspiration en tout cas (pour la vie, ça paraît plus compliqué). Avez-vous déjà rencontré dans une gare de province la petite fille du Passage (vingt ans), ou la famille en entier? Je parierais que oui, peut-être en rêve. Le petit Colin qui veut aller Jusqu'au bout de la mer pour y retrouver ses parents rejoint avec la même émotion pour le lecteur la cohorte des orphelins, dont la vraie fatalité dans les livres est peut-être moins de ne plus avoir de parents, de ne pas aimer jouer au foot ou de crever d'ennui en classe, que de ne pas se résoudre

à la vie telle qu'elle est, de continuer à se débattre ou à rêver. Tiens : ces deux activités ressemblent d'assez près à la pratique de l'écriture, on dirait. Le petit Vallée, Alexis, jeune homme de Montréal, file essayer de se refaire une santé chez son oncle, dans un coin perdu du Canada. Apparemment ça marche. Comme quoi les oncles d'Amérique n'ont pas besoin d'être fortunés, seulement d'être attentifs. L'un dans l'autre, ces histoires, même tragiques, ne sont jamais tout à fait dénuées d'optimisme : tant mieux.

La nouvelle est un genre qui colle bien aux débuts, mais elle est aussi une forme aboutie, qui ne pardonne pas les faiblesses trop mal dissimulées. On peut en parler longtemps, les nouvellistes sont de sacrés bavards quand on les branche sur le sujet de leur art, à ce que j'ai cru remarquer. Chacun y va de son credo, mais tous sont en tout cas d'accord qu'il faut vite rentrer dans l'histoire, et y rester, et pour ce faire elle doit vivre quelque part en nous, quand on relève les yeux dans l'autobus, ou alors, juste avant de fermer les paupières, pour ceux qui ont la chance de pouvoir lire plus de dix lignes le soir avant de s'endormir. Certaines histoires de ce recueil sont toutes tendues vers leur chute, provoquant cet effet de surprise dont les mêmes nouvellistes peuvent discuter jusqu'à la fermeture du bar.

J'aime bien le côté presque testamentaire de ces histoires brèves, je parle de celles qui nous suivent longtemps, et que la vie quotidienne illustre pour nous comme en passant, avec ses petits événements, et parfois aussi les grands. Une histoire brève peut aussi exprimer un monde dont on soupçonne qu'il va prendre de l'ampleur et ne tiendra peut-être pas dans une seule histoire, mais peut-être qu'il faudra un recueil entier, voire plusieurs livres. C'est le cas de pas mal des textes regroupés ici. Parfois, ces mondes ont aussi un côté un peu secret, pour moi en tout cas. Dans plus d'un texte ici présenté, une tradition particulière de la littérature est abordée avec un naturel et une facilité surprenante. Je pense par exemple à La Tour sous le Gris, un premier amour vécu dans un monde dévasté entre Varelle (Malvarelle, en vérité) et Jonacrin (Jojo pour les intimes), dans un monde dévasté, mystérieux et magique. Tolkien y a passé sa vie, et bien d'autres auteurs tournés vers l'heroic fantasy d'aujourd'hui.

Attendre la suite : en lisant ces textes, on est sûr qu'il y aura forcément de si belles choses à venir ! Influences littéraires, qu'on devine, fréquentation souvent bénéfique des ateliers d'écriture, mais aussi et surtout, il me semble, présence d'un monde nouveau, le nôtre, décrit et raconté par des jeunes gens qui se nourrissent dans les livres mais trouvent également ce qu'ils cherchent dans le cinéma,

voire les séries télé, la chanson, les blogs sur Internet, mais gardent toute leur fraîcheur et leur fougue avec une simple feuille et un stylo (si l'ordinateur est en panne) pour raconter leurs histoires.

Vingt-huit ans déjà! Les enfants nés l'année de la première édition du PJE sont devenus trop grands pour concourir, à un an près. Ce que ça passe vite, nom d'un chien! Nombre des primés des années précédentes sont maintenant des auteurs reconnus qui publient régulièrement. Et ça va continuer. Il y a quelque chose de rassurant et gratifiant à se le dire, j'y vois le signe d'une littérature bien vivante et bien sûr, pour ce recueil, le résultat d'un engagement constant de lecteurs, bénévoles, auteurs, organisateurs autour de Marc et Nelly et de toute l'équipe du prix du Jeune Écrivain, pour faire connaître en avant-première les écrivains de demain et promouvoir un genre qui semble se porter pas mal du tout, vu d'ici. Je vous souhaite autant de plaisir que nous tous à lire ces histoires rassemblées dans Icare et autres nouvelles.

Dominique Fabre

Icare
Miguel Bonnefoy

À cette heure déjà, le soleil montre ses premières racines. La peau de l'air ouvre ses pores. Sur les plateaux, la couleur de l'aube prend des tons or et la lumière, aussi forte, aussi jeune, dévore toute ombre à son contact. À cette heure déjà, on entend des frottements d'ailes au cœur des arbustes. Des nez roses dans les trous et des campagnols dans les broussailles. Les chasseurs, pleins d'épines et de poussière, sortant de la bouche du bois, posent des leurres ici et là – au creux des arbres, sous la paume des pierres – et dégagent des odeurs de gibier. La terre s'éveille avec ses luttes et ses lois, avec ses saignées et ses habillages, avec ses braconnages et ses forêts, à cette heure déjà, le soleil tombe des hauteurs pour brûler au feu des brumes.

Le père Dédard gazouillait. Les poches remplies d'insectes qui lui servaient de piégeage, fusil en main, il faisait craquer sous ses pieds des petits tas

d'ossements ou des branches sèches. La Saint-Jean était passée et les moissons étaient abondantes. Comme les céréales étaient en tuyaux, les capitaineries avaient interdit certaines parcelles. Les terres étaient ensemencées et les vignes, presque prêtes pour les vendanges, servaient de refuge à quelques hermines. Dédard gazouillait.

Au loin, alors qu'il s'enfonçait dans les fourrés, il entendit un cri légèrement étouffé et crut reconnaître une bernache. À cette époque, elles étaient rares et il ferait un triomphe parmi les gardes-chasse. Le cri se fit plus aigu et il s'engagea dans un amas d'arbres. Connaisseur du déduit des chasses, il n'existait pas un chant, pas une piaillerie, pas une plainte qu'il ne sût nommer avec des précisions latines. Le cri redessina un éclair dans le silence et il détermina aussitôt une bernache nonnette à pattes noires et au voile religieux, sans doute venue des mers froides ou égarée par les vents au hasard de quelque aventure. L'animal remuait des brindilles dans l'archière d'un arbre. Il ajusta le sabot de la crosse, la leva à l'épaule et, s'approchant lentement, avec la pointe du fusil, souleva un chapeau d'herbe qui recouvrait cette musique. Des plumes s'agitèrent et ce fut le visage d'un enfant de quelques mois qui apparut, riant au fond de l'arbre, posé sur un tapis de feuilles, tendant ses bras vers le ciel.

Le père Dédard eut un sursaut. Il observa comment l'arbre avait entouré l'enfant de son cercle d'âges. Il leva la tête et remarqua, au-dessus des branches, de haut en bas, avec une chute violente, une longue treille de plumes qui descendait dans un combat de couleurs. Il serra les dents.

La seule hypothèse était une fusillade de pigeons migrateurs. Les plumes recouvraient presque toute la coupe de l'arbre. Depuis des années, il était interdit de créer des groupes de chasse pour attaquer les millions de migrateurs qui passaient, une fois par an, en obscurcissant le ciel. Quand ils survolaient la plaine, c'était comme un océan noir qui avançait. À ce compte, il ne fallait même pas viser : il suffisait de tendre les canons derrière les fleurs et de tirer au hasard, tant que l'on pouvait, sans épargner les cartouches.

Dédard observa l'enfant. Nu comme un oisillon, il était si jeune que les lignes de sa main n'étaient pas encore tracées. Il le prit dans ses bras. L'enfant, des sourires plein les lèvres, gigotait de plaisir. Le père regarda autour de lui et, seul au milieu des bois, le posa dans son panier entre une bouteille de vin et le cadavre d'un oiseau.

Bien des années plus tard, dans les nuits reculées, Icare serait encore habité par ce mélange d'ivresse et d'ailes cassées où les odeurs de sa naissance

étaient liées à la chaleur des carcasses. Longtemps, il se souviendrait de ce pacte silencieux avec l'infini.

Le père Dédard vivait sur la robe d'une montagne avec sa femme. Ils avaient un verger de pommiers, entouré de haies, une pépinière de pivoines et de feuilles d'automne. La maison dressait ses murs à l'ombre d'un chêne grand comme un château, que des douves de regain venaient abreuver de lumière. Il posa l'enfant devant sa femme. Elle considéra d'abord ce visage innocent avec pitié, un geste tendre vint effleurer la petite bouche, puis soudain frappée par un doute, elle leva les yeux et demanda :

– Tu lui as tiré d'ssus ou il est tombé du ciel?

Le père Dédard ne répondit pas. Il se passa de l'eau sur la nuque. La chaleur dehors ne supportait plus son propre poids. Sur les fenêtres, elle mouillait les vitres. La mère sortit l'enfant du linge.

– Pas lourd ! Un coup d'vent et il s'envole !

– J'ai d'abord cru qu'c'était une bernache, mais l'cri partait du ventre.

– Et la bouteille, tu l'as trouvée dans la cambrousse, j'suppose, avec l'enfant ?

– J'avais la sacoche à jeun, c'est l'cadeau d'la confrérie...

– La confrérie doit être pleine de bonnes femmes alors ! C'est la troisième fois qu'tu me ramènes un gamin dans du pinard !

- Celui-ci est différent...
- Différent?
- Celui-ci personne va l'chercher, il n'est pas du coin.
- Différent? Tu sais c'qui est différent, mon p'tit père? C'qui est différent c'est qu'tu vas aller me r'mettre c'te créature dans son ciel parce qu'à tout hasard, avec le pot qu'on s'crève, il est d'la haute, tu vois, un enfant d'la fourchette! et on va l'élever dans du coton, s'y attacher, puis on va v'nir nous l'prendre canon à la tempe! Pas d'ça, ici!
- Personne va l'chercher, je t'dis! Il n'est pas du coin...
- Il est du cul des fleurs peut-être?
- Il est des graines du soleil.
- Dédard, t'paye pas ma bouteille!

Le père sortit. Dehors, la journée était simple. Le toit de la maison laissait passer le vent parmi les fentes des créneaux.

Dédard tordit son cou avec une sorte de bonheur assuré et vit le ciel, au-dessus de lui, ouvert comme un gouffre. Il comprit que l'enfant resterait. C'était une évidence. L'enfant n'était pas un égaré, ni un bourgeois, ni un piège de rançon, c'était une bête sans défense, laissée là au fond d'un arbre, nourrie par un nid d'oiseau, et dont le regard fragile était

plein d'astres et de nuages. Il le bercerait. Il poserait sur ses genoux l'enseignement des bois, les manières des trésors sauvages, il lui apprendrait la chasse, comment tendre les pièges, comment déchiffrer les empreintes, comment lire le vol des faucons, il classerait dans son nez l'odeur de toutes les curées, des charognes, des miasmes, ils feraient ensemble la liste des ruses, des engins, les bourses et les hameçons, il lui expliquerait, plume après plume, le royaume glorieux des oiseaux et, un matin d'hiver, tous les deux dans la brousse, il lui raconterait d'une voix sourde le secret de sa naissance, il lui raconterait tout – les pores de l'air, l'archière de l'arbre, la bernache, tout –, levant son doigt vers le ciel, en lui désignant le peuple d'où il descend.

Les années passèrent et l'enfant fut nommé Icare. Il ne marchait pas encore qu'il courait déjà partout. Il gagnait des centimètres à vue d'œil. Tous les matins, Dédard mesurait la taille de son épaule à celle de la crosse et lui disait, avec un sourire : « Quand l'aisselle dépasse le fusil, c'est que tu as l'âme lisse ! Tu pourras enfin partir avec ton père, tous les matins ! » Et l'enfant gonflait ses poumons de fugues et de canons.

À cinq ans, on lui offrit une chandelle en forme de colombe. On fit un gâteau très humble d'aveine et de blés tordus, avec un fond de levure qu'il fallut

arracher de l'humidité, et Icare brûla sa première pointe sous l'œil de la nuit. Seul dans l'ombre, pendant des heures, il contempla le feu manger la cire, épiait chaque brûlure, voyant comment l'architecture de la bougie prenait au contact des flammes des dimensions tragiques et sublimes.

Il posa sa part de gâteau près de la fenêtre. Il n'avait pas faim. Ou plutôt, fasciné par ce feu, par cet abîme rouge, il en oublia son ventre rêvant à des journées plus hautes où l'épaule dépasserait la crosse, où sa poitrine enflerait l'espace, où il sortirait dans l'herbe du verger pour attraper au vol son premier oiseau, l'abattre à terre, approcher ses yeux des siens et voir la mort embraser sa pupille.

Au matin, quand il se réveilla, le soleil couvrait le ciel. Sur le rebord de la jalousie, il ne restait de sa vision héroïque qu'une sculpture de cire et de miettes minuscules. Il sentit une douleur faire nid dans son estomac. Tout un monde de solitude venait frapper à la porte de sa jeunesse. Il pleura, la bouche fermée, et le trille de ses gémissements se confondit à celui des moineaux, dehors, qui gigotaient dans l'air des branches.

À dix ans, il apprit à assommer les bruants au bord des fossés. Il se munissait d'un roseau creux, pas plus long que la main, roulé en feuilles, et soufflait un pois qui partait comme une balle. Le pois frappait

la patte ou l'aile, selon le vent, et l'oiseau s'agitait entre les brins et atterrissait dans un nuage de plumes. Icare ramassait le corps, et si l'oiseau vivait encore, il lui tordait l'échine jusqu'à entendre un bruit court. Il abandonnait le cadavre à la gourmandise de l'herbe. Et dans son cœur il sentait naître, au-delà d'une victoire sur la nature, l'émotion interdite d'une victoire sur sa condition d'homme, de prisonnier de la terre, comme si les hommes, faute d'ailes, se consolait de voir le ciel à leurs pieds.

Il fallut attendre cinq ou six ans pour que l'épaule dépassât la crosse. Le père Dédard s'emplit de braise, se colora de fierté, mit la main sur la tête d'Icare :

« Tu pourras boire à ton aise maintenant ! La tasse est assez large et profonde. Mais souviens-toi de tes enseignements : il y a des règles, Icare. Quand les rossignols chantent le jour, c'est qu'les femelles couvent. La nature n'offre rien : elle prête. Les oiseaux de malheur sont toujours aux portes – on n'est jamais assez prudent. Pense à ta mère, qui t'a mis au monde avec sang et douleur, pense à son vertige ! »

Et d'un geste biblique, il déposa sur ses bras un fusil à poudre noire muni d'un calepin, une dizaine de cartouches en papier et un petit sac de balles. Icare frémit. L'armement qui lui apparaissait autrefois comme unique symbole de vérité, comme un labyrinthe d'astuces et de ronces, s'offrait à présent

sans condition de taille, sans lourdeur, à son bon jugement. Ils partirent sans se retourner.

Ce premier jour, comme les suivants jusqu'au dernier, dans le bois, chacun fit sa route. On entendait au loin les tambours battus pour débucher les lièvres. Les aboiements puissants des dogues et des épagneuls. Parfois, une petite tache noire se dessinait dans un saule et on distinguait la gueule essoufflée d'un chien d'arrêt qui cherchait un raton crabier ou un renard.

Tandis que Dédard dépoussiérait les sentiers battus, Icare s'enfonçait dans les marécages à la recherche des oies. Tandis que Dédard pensait à dresser des rapaces, à user du feu, Icare sentait son nez s'affiner à chaque arôme, son ouïe à chaque murmure. Tandis que certains chasseurs soupçonnaient les amateurs de se dérober des droits de chasse, Icare méprisait ces attributs de propriété, ces principes de liberté exclusive, ces licences d'armes. Pour lui, dans le combat livré entre l'homme et sa racine, les instances de pouvoir n'entraient pas. Il ne s'agissait pas de débattre : c'était un compromis entre l'épaule et la crosse, un acte d'achèvement sublime qui ne se signait qu'après avoir rempli l'espace, peut-être une seconde ou peut-être toute une vie, d'une fraternelle et intime signification.

Tandis qu'il grandissait, le panier d'Icare se remplissait. Il rentrait à la maison couvert de plumes et

de sang, des heures après Dédard, et déposait sur la table des pies, des corneilles, des faisans, des cailles des blés, parfois des merles dont la robe faisait parler, des pluviers dorés et argentés, et une fois, une grue aussi grosse qu'un sanglier. On le reconnaissait dans les fougères, dormant dans les fouillis d'herbages. La pluie, les bourrasques, le froid : rien ne l'effrayait. Il allait contre tout, défiant les parcelles prohibées, grimpant sur les hêtres jusqu'à atteindre les nids les plus sauvages, courant à la vitesse des hirondelles, levant ses bras de couleur quand il croisait un paon, il allait par les ramures, par les ombres, reniflant les touffes de gui, goûtant aux pierres vermoulues, il pénétrait dans les territoires inconnus, parfois vierges, où des oiseaux encore dépourvus de nom l'observaient depuis les houx. Il connaissait ce royaume.

La petite famille goûtait tous les soirs au festin des nuages. La mère n'avait jamais vu de saveurs aussi rapides, de chairs aussi éprouvées. Elle observait Dédard du coin de l'œil, et le père, levant les yeux à chaque cuillerée, touchait son fils pour ne pas rêver.

À l'aube, Icare partait. Sans attendre. Et il ne revenait parfois que trois jours plus tard. On le disait amant de la lune, braconnier, pisteur illégal, pirate de brousse. On disait aussi qu'il dormait avec les

vautours. Qu'il parlait la langue des busards. Et quand il réapparaissait, affamé et faible, sentant l'humus et la cendre, la respiration des loups, l'haléine des daims, il s'enfermait dans sa chambre, muet. Dédard connaissait le silence des chasseurs et la mère s'inquiétait de ces excès. Puis, bien avant les premières lumières, bien avant les premiers chants, bien avant le jour, Icare se préparait sans bruit, récupérait des cartouches dans les tiroirs, enlisait le canon, refaisait l'étranglement, et sortait, comme livré à une mission.

L'été s'installa et on ne le vit plus. Icare marchait longtemps, dormait au rivage des fleuves. La forêt le dévorait, peu à peu, l'enveloppant, et il poursuivait jusqu'au soir des cygnes jaune et noir. Il attendait qu'ils se soient habitués à sa présence, et lorsque la faim montait, lorsque la fatigue fermait ses paupières, il tendait le canon et tirait un seul coup qui résonnait dans le crépuscule.

Un matin, Icare découvrit par-delà les régions administrées tout un empire de montagnes dont personne ne parlait. Elles étaient peuplées d'espèces qui ne figuraient pas dans les livres. Le front des montagnes touchait le ciel. Ce jour-là, Icare tua un messenger qui faisait tache dans la plaine. La lumière venait du haut et sa chute prit des airs

d'accouchement. Il s'approcha de sa proie et vit soudain, sur le sol, ses bras se confondre à des ailes immenses. Il leva les yeux.

Au-dessus de lui, une bête magnifique qui de son seul élan paraissait réduire le ciel, tournait en cris et en clameurs. Elle piqua du bec vers la terre et avant qu'Icare puisse lever son arme, un aigle se posa. Dans un souffle, il coucha l'herbe autour de lui et mit une griffe sur la proie. Il devait faire trois fois sa taille. Les serres se plongèrent dans la chair. Icare déchira une cartouche avec ses dents, tassa la poudre et recula de quelques pas, lentement, pour augmenter la gerbe de plombs.

Mais ce mouvement sembla briser une entente. L'aigle tourna ses yeux vers lui. Des yeux rouges, montés d'or, d'un calibre si puissant qu'ils saisissaient les tonalités les plus subtiles. Loin de tout ce qu'il avait pu voir, loin de tous ses préceptes, c'était comme si la liberté s'était exilée dans ce corps. Icare desserra son doigt de la détente. Devant lui, une patte sur la mort et l'autre sur le monde, cette créature dont la beauté se passait de justification dressait une silhouette intouchable qu'un manteau d'épées trompait de plumes. L'espace d'un instant, Icare crut comprendre le battement de sa force. Il se redressa. Et d'animal à animal, de roi à roi, ils s'observèrent au défi d'une même race.

Un petit mulot gris qui sortait de son trou buta contre la griffe de l'aigle et se figea de frayeur. L'oiseau ne bougea pas. Il ne fit que se tourner de côté et ce fut dans le champ le profil d'un empereur. L'œil était dans la plaine et regardait Icare. Le mulot rebroussa chemin à reculons, en baissant la tête. Alors, des ailes gigantesques se déployèrent, et l'animal s'envola, l'oiseau mort dans sa griffe.

Icare pensa à tirer. Mais le fusil resta canon à terre. Ici, on ne jouait pas avec les mêmes cartouches. On n'exécutait pas les ordres de chasse. Ici, il ne s'agissait pas de coups de feu. De salves. Ce n'était pas la même autorité. Les balles s'approchent du soleil : les aigles le touchent. Et dans l'éclat noir de cette lumière, Icare sentit le désir violent de se mesurer à lui, de déchirer, lui aussi, les muscles de ses bras et de pénétrer le cœur des nuages, il sentit comme une ardeur brutale, affamée. Dans le ciel, ils se disputaient la même grotte.

L'animal s'éloigna en épaisses palpitations, fuyant vers les montagnes, fendant les brumes devant lui. Son vol révéla les visages des parois rocheuses, au loin, énormes, ridées par l'évolution.

Icare ne put s'empêcher de rire. Il imagina un nid grand comme un cratère, constitué de branches larges, sur un pic de basalte ou sur une corniche, à l'abri d'un surplomb. Il imagina les petits oisillons,

nés dans un siècle sanglant, couverts d'un duvet blanchâtre. Il imagina le mâle apportant les proies et la femelle, l'aile chaude, les dépeçant. Il imagina, sur les sommets déserts, le soleil crier, mordre, les nuages courir sur la vallée et leur ombre se poursuivre sur les versants.

Cette nuit, il ne dormit pas. La lune était basse. On aurait pu la voler. Elle couvrait la plaine d'une nappe blanche. Entre les feuilles, les animaux conspiraient. Le vent faisait un bruit de présage. Icare reposait sa tête sur ses bottes. Il pensa au père Dédard. Qu'aurait-il dit devant une créature pareille? Il repensait à ses conseils, fermes de paternité, à sa prudence. Mais dans ses veines, il ne reconnaissait aucune parole, aucun lignage, et pour la première fois, cette nuit-là, parmi les alphabets sauvages, Icare mit en doute son ascendance.

Le chemin vers les montagnes lui parut à la fois beau et interminable. Il croisa çà et là des pasteurs qui piquaient leur bétail. Des files de mules mauves montées par des femmes et des enfants. Des palefreniers illustres qui, au détour d'une écurie, devaient surprendre l'histoire par une révolution. Il refusa les invitations des maréchaux qui, voyant son épaule large, lui offraient des grades élevés dans les gardes impériales. Il refusa également les services d'une

troupe de théâtre, les cheveux coiffés de masques, en route vers la capitale pour jouer les Grecs sur les tréteaux des faubourgs. Icare suivait l'aigle.

Les sentiers se rétrécirent et la chute devint plus précise, plus déterminante. Il n'y avait personne. Seul un vieil homme qui tirait un âne et qui parlait la langue des prophètes le précédait de quelques mètres. Puis le vieil homme disparut, et Icare sentit qu'il atteignait le plafond.

Il trouva une petite esplanade où des monticules de pierres faisaient un tapis. Des centaines d'abeilles régnaient. Il n'y avait plus de chemin. Une falaise lui fermait la route. Alors Icare cria en levant les mains comme pour arracher un pan de ciel et, le corps plaqué contre la paroi, il commença son escalade, brisé, vers ce mur bleu.

Dès la première prise, Icare sentit que l'air était une allée. Le regard porté vers le vide, il montait droit au jour ardent. Sans cordes ni amarrages, attaché à lui-même, il sentit tout à coup qu'il puisait sa vie jusque dans ses origines.

Le fusil lui courbait le dos. Il voulut le lâcher dans l'abîme pour qu'il ne lui reste que le poids du crime et de la rébellion, mais l'aigle dans les crêtes fit entendre son cri. Il résonna comme un appel au combat sur la poitrine des pierres, survolant les précipices, et Icare redoubla ses efforts. À cette hauteur,

plus rien ne poussait. Le monde avait perdu ses couleurs. La montagne, infidèle aux lois des saisons, rassemblait ce peu de deuil qui résiste aux printemps sucrés. Seuls rescapés des cristaux d'altitude, des fleurs épineuses et des buissons de ronces s'agrippaient à ses mollets. La roche, vivante et animale, lui écorchait les mains. Le vent, comme un millier d'hommes le tirant à terre, s'acharnait à l'entraîner dans le vide. Mais la douleur ne le concernait plus. Trop près du ciel, son corps s'enivrait d'altitude, poursuivait son ascension, et peu à peu, les poumons crispés par le manque d'air, la vue brûlée par le soleil à portée de main, il lui sembla que c'était la montagne tout entière qui descendait à lui.

Entre deux roches escarpées, il s'assit. Une étrange odeur de vin lui brûla soudain les narines. La terre, dont on devinait, lointain, le souvenir, lui parut ridicule. La mémoire de son enfance lui revint en une cendre amère. Il cracha vers l'horizon.

Puis, il observa ses mains : du bout des doigts jusqu'à la racine du bras, il ne reconnut pas une seule ligne. Les cales de sa paume, anciennes gloires de ses heures passées à la chasse, hier encore, rêches et épaisses, étaient à présent effacées. Il mesura la longueur de ses jambes : elles avaient rétréci. Il colla la crosse à son épaule et le fusil la dépassa. À mi-chemin de l'absolu, Icare comprit qu'il rajeunissait.

La voix de l'aigle fissura l'air, fit tomber des pierres. Alors, il saisit un point d'appui et emporta son corps en le balançant. Chaque pierre était un piédestal. Le soleil descendait bas et commençait à lui dévorer le front. En haut, l'aigle tournoyait, brillant de liberté, et Icare lui lançait des injures qui ressemblaient à des litanies. À la pointe du ciel, comme si le monde en bas l'avait déçu, il s'élevait sans effort, avec une légèreté furieuse, bientôt dépassant le territoire des nuages, du brouillard, celui du vol des oiseaux, s'élevant, s'élevant toujours, et dans cet empire, il trouva que nul ne volait comme lui.

Plus d'une fois, il faillit glisser dans le vide. Alors il abandonna le fusil au creux d'une brèche. Ses vêtements, à présent trop larges, le dérangent dans ses mouvements : il put séparer les manches et laissa tomber la veste, la vareuse, puis le pantalon. Les quatre membres à nu, il aperçut, au sommet, un point noir. Le nid de l'aigle l'appelait. Si les pierres avaient été des miroirs, Icare aurait vu l'enfant qu'il était à cinq ans.

Il perdit ses premières années sur les derniers mètres, et quand il arriva à la corniche, il n'était plus qu'un nourrisson. Ses petites mains, noires de roche, battaient l'air.

Autour du nid, l'espace était chaud. Tout était rouge. Les coquilles des œufs, déjà brisées, se confondaient aux plumes et des oisillons laiteux piaillaient de faim.

Il s'approcha du bord pour jouer. L'aigle apparut et posa une patte sur le sol. Il se mit de profil. Son œil d'or contempla Icare. Nu, l'enfant riait. Il touchait les tiges et les brins du nid, à quelques centimètres du gouffre. Et enfin, levant la tête pour regarder l'aigle, ébloui par ce soleil paternel, il perdit l'équilibre et bascula dans le vide.

L'aigle poussa un cri mêlé de génération et de douleur. La montagne se pencha pour voir le corps disparaître, suivi des oisillons blancs qui imitaient sa chute. Icare tombait. Et demain, plus tard, dans une chaleur accidentée, quelqu'un, quelque part, viendrait le recueillir au fond d'un arbre, sur un tapis de plumes, échoué là par les routes du ciel.

Miguel Bonnefoy, vingt-cinq ans, Venezuela.

Miguel s'occupe de la production d'événements culturels pour la mairie de Caracas. Il est également professeur de français à l'Alliance française et organisateur des forums cinématographiques de la Foire du livre, place des Musées. Miguel a déjà été lauréat du concours de nouvelles de l'université de la Sorbonne-Nouvelle (*La Maison et le Voleur*, 2009) avant de publier *Quand on*

enferma le labyrinthe dans le Minotaure en Italie (Edizione del Giano, Rome, 2009). En 2011, il publie *Naufrages*, premier ouvrage en France, qui intègre la sélection officielle du prix de l'Inaperçu 2012 et qui est en cours de traduction en espagnol (Ediciones Fondo Editorial, 2013).

Influencé par des auteurs des deux continents (Europe et Amérique latine), il ne lit pas Neruda sans penser à Louis Aragon, et retrouve dans Camus la sincérité de Jorge Luis Borges. Il lit *Les Révoltes indigènes* et *Le Discours de Suède* de García Marquez avec émotion tandis qu'il feuillette encore *La Confusion des sentiments* de Stefan Zweig et le théâtre de Ionesco. Enfin, il se passionne pour l'influence des surréalistes dans le réalisme magique du boom latino-américain.

Pour ses loisirs, Miguel écrit encore des scénarios et coréalise des courts-métrages en France et au Venezuela (*Le Parapluie* de Solal Duchêne avec Philippe Nahon en 2011 et *Le Peintre* de Miguel Bonnefoy, future production du Centre national autonome de cinéma en 2013).

Le petit Vallée
Marie Barthelet

À Mathieu, à François.

On frappe. Accroupi devant le placard ouvert de son évier, Samuel jette un coup d'œil en direction de la porte, puis du réveil posé sur le comptoir. Il est un peu tard pour ouvrir. Aucun voisin ne se présenterait à une heure pareille sans téléphoner et Samuel n'imagine pas qu'il puisse s'agir d'une urgence. Imperturbable, il replonge dans le ventre de l'évier. Il est certain de l'avoir rangée ici, quelque part. Peut-être dans l'une des bassines, avec les chiffons et les peaux de chamois.

On frappe de nouveau. Tout en Samuel se hérisse à l'idée de devoir s'interrompre, se lever, ouvrir, être courtois. Il le fait pourtant. Le visiteur insiste, il pourrait appuyer sur la sonnette – et s'il y a un son que Samuel abhorre, c'est bien celui de la sonnette.

La nuit, les odeurs de la nuit s'engouffrent dans sa maison sitôt qu'il entrouvre la porte. Il a laissé la

chaînette de sûreté et s'en félicite : le jeune gars qui se tient sur le perron ne l'inspire pas. Samuel se contente de l'examiner brièvement avant de refermer la porte.

Il s'avance vers le vaisselier d'un pas tranquille. Son fusil repose dans le dernier tiroir, avec une boîte toute neuve de cartouches. Il n'y touche pas. Des cadres sont au mur, au-dessus du meuble. Il s'approche de l'un d'eux pour en scruter la photographie. Sous la voilette de poussière, Ariane rit aux éclats, Andrée et son mari encouragent les gamins à sourire. Enfants et petits-enfants sont réunis autour de l'aïeule et de son vertigineux gâteau d'anniversaire, une forêt-noire dégoulinante de crème et de copeaux de chocolat que Samuel a détestée. Mais ce gâteau n'a pas d'importance, pas plus que la beauté d'Ariane. Samuel étudie la figure émaciée d'un adolescent à droite de l'image, longuement, intensément, pour être sûr.

Cela paraît surréaliste. Il n'a plus vu le petit Vallée depuis... oui, depuis l'enterrement. Son neveu y avait affiché un air maussade, non parce que le départ de sa tante Ariane l'attristait, mais parce qu'il se fichait éperdument de la cérémonie. Samuel s'était efforcé de comprendre. Ariane et lui ne l'accueillaient jamais pour les vacances. Ils ne se connaissaient pas. Seule une vague affection de principe les attachait, que la

distance entre leurs deux familles a, depuis, considérablement embrumée.

Et voilà que dix ans après, un soir comme un autre, sans l'avertir, son neveu vient à lui.

– Hé! fait le petit Vallée lorsque Samuel, après avoir ôté la chaînette, se plante sur le seuil pour le dévisager.

Une cigarette achève de se consumer au coin de la bouche du jeune homme. Il l'expédie dans les ténèbres du jardin. La braise, auréolée d'étincelles, disparaît dans un massif d'hortensias qu'elle éclaire furtivement. Samuel la suit des yeux. Ça s'annonce mal.

– J'entre?

Son neveu attend, un sac de sport informé serré sous l'aisselle. L'adolescent maigrichon de la photographie a bien changé. Samuel voudrait ne pas être si surpris; il sait que le changement est dans l'ordre des choses. La nature fait que les arbrisseaux se développent, que les oisillons abandonnent leur duvet – ce genre de métamorphose. Mais Samuel n'est pas persuadé du naturel d'un piercing ou d'une coloration. Le blouson noir de son neveu passe encore. Ses cheveux longs, à peine. L'anneau planté dans sa lèvre inférieure et les billes d'argent à ses oreilles, beaucoup moins.

Samuel s'efface pour le laisser passer. Le petit Vallée remercie d'un signe de tête. Il sent le froid, le cuir et le caoutchouc. En voyant les bottes de son oncle alignées près du paillason, il a l'intelligence d'enlever ses rangers. Il parcourt d'un regard rapide, un peu perdu, la grande salle de séjour, que seul un comptoir carrelé sépare de la cuisine, les meubles en bois franc, le papier peint fané, les portraits dans leurs cadres.

Les deux hommes s'installent à la table de hêtre. Des miettes vagabondent sur la toile cirée bleue.

– Ben ça ! fait Samuel.

Il peine à engager la conversation. Les mots ont cet indicible pouvoir qu'il n'a jamais su maîtriser. Mais il faut bien parler dans une situation pareille et il décide d'être franc.

– Écoute, Alexandre...

– C'est Alexis.

Sa voix sonne métallique, éraillée. Samuel tous-sote, embarrassé.

– On a toujours dit Alex, alors... se justifie-t-il.

Le petit Vallée se renfrogne. Samuel note les cernes violacés sous ses yeux, très foncés comme ceux de sa mère, ses joues creuses, son teint anémique.

– Écoute, Alexis, euh...

Puis il s'interrompt. Le jeune homme l'observe, tendu, par-dessous des sourcils en forme d'ailes que

fronce la méfiance. Il a vraiment l'air désespéré. Ses mains tremblent. Lorsqu'il s'en aperçoit, il ferme les poings pour n'en rien laisser paraître et fixe un trou dans sa chaussette. Il est mal. Pas malade, non. Mal. Au plus profond. Il a beau se taire, son regard crie pour lui. Dans ses dernières semaines, Ariane avait cette pâleur, cette fragilité, cette fierté aussi. Samuel se dit qu'il vaut mieux attendre avant de blâmer son neveu, avant même, peut-être, de l'interroger.

– As-tu faim ? demande-t-il simplement.

– Je me suis arrêté dans un Subway avant de prendre mon taxi.

Samuel est gêné par ces retrouvailles, gêné par le malaise du jeune homme, par cette vulnérabilité qui lui colle à la peau et ne coïncide pas avec son apparence. Mais peut-il seulement le renvoyer ? Prétendre qu'il est occupé, lui rappeler un taxi, s'en débarrasser comme ça ? Ce ne serait pas correct. Le petit Vallée fait partie de la famille.

– Je voudrais rester, dit celui-ci, très vite et tout bas, sans regarder son oncle. Je sais que ça t'embête, mais je voudrais vraiment rester...

La requête lui coûte, cela se voit aussi clair que sa souffrance. Samuel réfléchit et acquiesce ; il peut bien l'héberger une nuit et aviser au matin.

– Tu n'as qu'à prendre la chambre, Alexis. Au bout du couloir. Moi je dors au salon.

L'instant d'après, Samuel cueille les miettes sur la table, avec un serrement dans la poitrine qui lui est inhabituel. Puis il retourne à son évier. L'éponge qu'il a furieusement cherchée dans les entrailles du placard se trouve là, sur le rebord du bac en inox.

Dans la chambre au bout du couloir, Alexis s'inquiète d'avoir fait le bon choix. Anton, Mathieu ou Deborah l'auraient logé s'il avait eu le courage de se confier à eux. Alexis sent que, de toute façon, cela ne l'aurait pas aidé. Il sait ce que ses amis auraient proposé pour lui remonter le moral : souper chez l'un, *after* chez l'autre, des bières, de la musique forte. Et après ? Alexis n'a jamais boudé ces plaisirs, au contraire. Mais ils ne sont pas ce dont il a besoin maintenant. Il le ressent sans confusion possible.

Il s'effondre sur le lit. L'édredon le happe, bientôt l'univers n'est plus qu'un cocon de ouate et de plumes empesé de poussière, empuanti d'humidité, ocre rose comme l'intérieur de ce coquillage que Tahereh lui a rapporté de Floride. C'est la couche d'un amour mort, dans la chambre d'Ariane et de Samuel. Alexis se redresse, contemple les étagères garnies de cartons, les armoires fermées à clef, les bibelots sur la commode. Là une corbeille de fleurs en tissu, ici des chandelles affaissées sur les branches

d'un candélabre, une paire de gants, une boîte à couture.

Peu importe que son oncle soit un inconnu, qu'il habite seul dans l'une des régions les plus isolées de la province. C'est justement ce qu'il lui faut. Une perte totale de repères. Le vide d'une vie morne et recluse. Rien, absolument rien ici ne ramène Alexis à ce qu'il veut fuir. Aucun lieu n'égale celui-ci pour encager sa désespérance. Dans ce silence, ce calme aux relents de naphthaline, il pourra s'oublier un moment, puis, s'il se sent assez fort, disséquer sa colère, remonter aux causes les plus obscures. Mais pas tout de suite. Pas tout de suite...

Alexis s'éveille au matin. Il n'a pas bougé.

Le petit Vallée crève ses œufs miroirs. Son assiette a tout d'un champ de bataille. Des boulettes de mie de pain trempent dans le sang jaune des œufs massacrés, des haricots gisent çà et là entre des lambeaux de bacon. Samuel se demande s'il n'aurait pas mieux valu faire des pancakes pour éviter ce grand gâchis.

– Pis? marmonne-t-il.

Alexis lâche sa fourchette et soupire. Ses paupières sont gonflées, ses cheveux mouillés pendent lamentablement de part et d'autre de son visage.

– Pis quoi?

- Toujours à Montréal?
- Jusqu'à hier.
- Et? Travailles-tu?
- Non.

La Bible ne parle pas de neveu prodigue, ça non, Samuel en est persuadé. Il ne voit pas pourquoi il continue d'être poli.

- Faudra faire mieux, mon gars, si tu veux rester!

Les mâchoires d'Alexis se crispent. Il porte sa tasse de café à ses lèvres, boit une longue gorgée. Samuel entrevoit, dans l'ouverture de sa manche, deux bandes noires tatouées autour de son poignet. Elles ne sont sans doute que la pointe de l'iceberg.

– Après ma maîtrise, j'ai trouvé un boulot dans une librairie. Six mois, pour ranger des bouquins. Puis rien pendant presque un an. Puis j'ai travaillé à l'accueil du musée des...

- Ils t'ont embauché comme ça?

Samuel veut dire « Tel que tu es? » et Alexis saisit l'allusion. Il fait la moue, reprend sa fourchette et écorche patiemment, minutieusement, un morceau de blanc qui lui a échappé.

– Ça te fait quoi, alors, vingt-cinq ans? poursuit Samuel.

- Ajoute une année. J'ai redoublé en secondaire.
- Je sais.
- Ah?

– Tu es le fils de la sœur d’Ariane.

– Je suis son fils, tu ne te souviens plus de mon prénom ni de mon âge, mais tu *sais* que j’ai redoublé au secondaire?

– C’était l’année de l’enterrement. Andrée hurlait que tout lui tombait dessus au même moment!

Le petit Vallée éclate d’un rire amer.

– Ça lui ressemble bien! s’exclame-t-il, avant d’aller jeter le contenu de son assiette à la poubelle.

Samuel est ébahi de sentir tant de hargne dans sa voix.

Plus tard.

Alexis tasse les pépites de tabac blond dans le papier cigarette et replace le filtre qui a glissé. Des taches de soleil éclaboussent ses doigts. Il lève la tête vers la cime des épinettes; l’œil écarquillé du jour l’épie entre les branchages. Alexis grommelle (il n’aime pas les lumières fortes), roule la cigarette et la porte à sa bouche pour l’allumer. Puis il quitte le jardin, s’éloigne de la maison déserte.

Samuel est parti après le petit déjeuner et a passé sa journée à l’érablière. Il n’est pas rentré. Alexis a erré d’une pièce vide à l’autre, d’un calme à l’autre, a feuilleté quelques livres de poésie insignifiante, a dormi, s’est ennuyé. Il a surtout tâché de ne pas réfléchir, de ne pas regretter sa décision. Les mots

de son oncle sont autant de pierres qu'il lui jette à la figure. Certaines le manquent, d'autres l'écorchent. Alexis sait que Samuel n'a jamais eu et n'aura jamais d'affection pour lui. Cela ne le dérange pas. Il déteste être l'objet d'attentions. La sollicitude et la pitié le déroutent, il les a toujours trouvées insultantes. S'il a traversé la moitié du Québec, c'est parce qu'il sait que son oncle – que lui *seul* – ne le plaindra pas, ne s'alarmera pas. Que lui *seul* ne l'accablera pas de questions. Qu'il s'en tiendra au nécessaire, une courtoisie élémentaire, impersonnelle, apaisante à sa façon. Mais pour combien de temps? Alexis sent que son oncle se force à lui parler, que son détachement a des limites, qu'il finira par l'interroger. Bientôt. Peut-être Samuel a-t-il changé, juge-t-il désormais insuffisantes les simples formules de politesse, ou peut-être...

Alexis secoue la tête pour interrompre ce flot de pensées. Il voudrait pouvoir s'ouvrir le crâne, arracher son cerveau de sa niche douillette et le laisser pourrir dans un fossé.

Il décide d'aller à l'érablière. Il se souvient à peine du chemin et suit les traces laissées par la voiture de Samuel. À pied. Tant pis pour la neige, la boue, le vent. Il a besoin de marcher, de respirer. Il tire fort sur sa cigarette et crache une bouffée de fumée écœurante. « Calme-toi! » disait Tahereh en lui tendant

son paquet de Lucky. « Prends-en une. Là. Ça va passer. » Évidemment, ça ne passait pas. Et Alexis de patauger dans la neige sale au fin fond du Saguenay... L'homme qu'il présumait être n'aurait jamais fait ce choix. Il serait resté à Montréal pour se battre, et sans doute aussi pour échouer.

« Je m'absente de moi-même. Je ne me ressemble plus. Tahereh serait en...

« Arrête de penser à elle. Arrête de PENSER! »

Alexis atteint l'érablière une bonne heure plus tard. Il s'étonne de la trouver telle qu'il l'a quittée dix ans plus tôt. Il aurait pensé que son oncle en vendrait une partie, sinon la totalité. C'est Ariane qui, après leur mariage, avait tenu à racheter ce morceau de terre. Elle ignorait alors tout de l'exploitation de l'érable, mais elle avait appris, et Samuel avec elle. Samuel aurait fait n'importe quoi pour Ariane. Le décès de l'épouse chérie n'a rien changé : son oncle y travaille toujours. Alexis le trouve fou et courageux. Sa fidélité envers la Morte, envers les arbres de la Morte, l'effraie un peu.

Des nuages s'amoncellent au faite du monde. La forêt paraît se refermer sur lui. Le jeune homme presse le pas en traversant un massif de sapins. Des images d'agression et de meurtre visitent son esprit. Il n'est pas familier des bois, de leur silence. La ville est plus rassurante avec sa foule, ses odeurs

d'asphalte et de friture, ses immeubles qui délimitent un paysage ordonné. Tout ce qui s'y passe revêt les habits sobres et doux de la banalité. Mais la forêt... La forêt est, pour Alexis, un corps moite et débridé à la puanteur de décomposition. Il se demande d'où vient cette impression, s'il ne s'est pas perdu dans un bois lorsqu'il était tout jeune et ne s'en souvient plus.

Après les sapins, le jeune homme découvre les troncs cendrés et les ramures dégarnies des érables. De fins tubes bleus se tendent entre les arbres. Dans son souvenir, l'eau d'érable est collectée dans des seaux. Il s'approche de ce nouveau mécanisme qui, grâce à un système de pompage, la déverse directement dans les cuves de la cabane à sucre. Alexis effleure l'un des tubes charriant la sève, le suit en amont vers l'érable entaillé. Ces arbres perfusés l'émeuvent.

L'auto de Samuel et la cabane à sucre se dessinent au loin. D'une ouverture dans le toit peint en rouge vif s'élance une fumée dense. À l'intérieur, Samuel alimente les feux sous les cuves. D'épaisses vapeurs se heurtent à la charpente, écrasant l'espace déjà exigu. Une radio braille des nouvelles entrecoupées de morceaux folk nasillards. Alexis reste au seuil, jette un regard au sein de l'antre. Il voit sans voir, prend note de simples formes que ses souvenirs

habillent machinalement de noms. Flacons de sirop. Boîtes de conserve. Fourneau. Fauteuils. Peaux et plaid. Son oncle va et vient sans lui prêter la moindre attention. Alexis n'est pas étonné. Il ne l'a rejoint que pour donner un but à ses égarements.

Il ressort, écrase sa cigarette sur le chambranle de la porte et s'y appuie pour en préparer une seconde. Le vent lui arrache son filtre et le précipite dans un tas de neige fraîche. Alexis y enfonce sa main nue avec une grimace :

– Maudit temps !

Samuel lui donne un petit coup de botte dans le dos.

– Mets-toi donc sur le côté. Je travaille, moi.

Alexis cesse de chercher le filtre. C'est peine perdue dans cette épaisseur glacée. La neige a ébouillanté sa main, il la secoue en grognant.

– Mon gars, le temps est ce qu'il est, dit alors Samuel. Si tu n'es pas convaincu, envoie ton poing vers le ciel et conte-lui tes misères. Il te répondra de même.

Le petit Vallée a le regard fâché d'Ariane. Deux charbons logés dans les orbites, encore noircis par l'ombre que projettent ses sourcils. « Pourquoi m'attaques-tu ? » interrogent ces yeux d'obscurité. Et Samuel se pose aussi la question. Alexis s'en

prend au temps comme le font des milliers d'êtres humains pour exprimer un mécontentement dont la raison leur échappe. Il n'y a pas là matière à s'emporter. Samuel est perplexe : il n'est pas dans ses habitudes de réagir si vivement. Pas plus que d'être observé au travail ou de recevoir la visite d'un parent éloigné. Tout cela joue sur son humeur, probablement.

– Et j'aimerais que tu ne fumes pas, ajoute-t-il avant de pouvoir s'en empêcher, voyant son neveu retourner ses poches en quête d'un nouveau filtre.

Le petit Vallée reste coi un instant. Puis il se lève, toise son oncle.

– Je fais ce que je veux.

– Ça ne risque pas de t'arranger !

Samuel va remuer le feu sous les cuves. Décidément, non, il ne supporte pas qu'on le dérange. Ses moments avec les arbres et leur sève pure lui appartiennent. Alexis bouleverse sa communion, sa paix intime. La détresse, la colère qui l'auréolent sont trop prégnantes. Samuel est brutalement mis en face de renoncements, de refoulements, de conflits secrets et dévastateurs, de tout ce qu'il redoute.

– Il n'y a pas grand-chose qui puisse m'arranger, lâche son neveu d'un ton rogue.

Samuel ajoute une goutte de lait au sirop frémissant pour éviter qu'il ne déborde. L'ébullition s'apaise.

Lorsqu'il se retourne, Alexis est devant lui. La touffeur de la cabane colore ses joues creuses et livides. Il a peut-être l'intention de parler. Sa façon de s'humecter les lèvres, de déglutir, de frotter ses paumes moites sur son jean... Est-il vraiment venu pour se confier?

Samuel se raidit. Quels aveux un gamin de cette espèce-là peut-il faire? Quel motif l'a éloigné de Montréal, de sa ville et de sa vie, contraint à se réfugier chez un oncle lointain, avec lequel sa mère n'entretient que de très vagues relations épistolaires?

Jusqu'à présent, Samuel a respecté le silence de son neveu. Alexis semble avoir surtout besoin d'une présence. Ariane, lorsqu'elle a su pour sa maladie, est restée prostrée, muette, des semaines entières. Elle ne l'a pas évité, mais ne s'est pas non plus ouverte à lui. Plus tard, elle lui a révélé combien sa simple compagnie, son absence totale de jugement et de curiosité, lui ont été bénéfiques. Il fallait d'abord qu'elle s'entretienne elle-même de ses peurs, de sa souffrance, qu'elle les apprivoise, avant de pouvoir les partager.

Alexis ne paraît pas différent d'Ariane. Alexis hésite, semble chercher une amorce, désirer un encouragement. Plus il le regarde, plus Samuel en est persuadé. Mais il n'a pas pour Alexis cet amour

qu'il avait pour Ariane. Ni cet amour ni cette patience.

– Un jour, fait-il dans un murmure agacé, un jour, il va bien falloir me conter tes affaires, Alexis.

Le petit Vallée se détourne. Son profil d'oiseau se découpe en contre-jour devant la fenêtre et son alignement de flacons ambrés. Il inspire profondément, mais garde un silence buté.

– Je ne t'y oblige pas maintenant, seulement il faudra me dire pourquoi tu es venu, reprend Samuel.

– C'est parce que tu vis seul, coupé de presque tout, dans cette forêt et cette maison qui ressemblent à une tombe.

Alexis a à peine desserré les mâchoires. Samuel songe aux portraits d'Ariane, dans leurs cadres au-dessus du vaisselier, à son sourire figé sous le verre, à ses objets – les bijoux, les fleurs, la boîte à couture – laissés tels quels dans leur chambre. Il caresse l'idée de la tombe, d'habiter un sépulcre, du deuil éternellement renouvelé.

– Tu as tout quitté pour un tombeau? Pour mon existence de moine extrémiste?

Samuel s'amuse de cette expression surprise un dimanche après la messe dans la bouche d'une connaissance. Alexis tressaille. Son oncle poursuit :

– Je ne reçois personne, je n'ai de contact avec personne, en dehors des relations de famille et de

voisinage, en dehors des courses et de la vente du sirop. Je ne bois pas, je ne fume pas, je n'ai pas la télé, je lis peu et jamais les journaux. J'écoute et je sens, ça oui, je fais un brin de ménage, j'embrasse les portraits d'Ariane et je soigne ses érables. Mes journées s'écoulaient ainsi. C'est peut-être une forme de mort lente. Je suis vieux, je l'accepte. Mais toi... Toi, tu n'as rien à faire ici. Ce n'est pas ton genre de vie.

Le petit Vallée se tourne vers son oncle. Le sang a reflué de son visage.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Alexis, c'est juste...

– Quoi, évident ? Que sais-tu de mon genre de vie ? Tu ne te souvenais plus de mon nom. Tu n'as posé aucune question sur ma maîtrise, sur mes projets, sur ce qui m'intéresse. Tout ce que tu vois en moi, c'est un beigne qui a redoublé au secondaire et qui est incapable de travailler ! Mon apparence te dégoûte. Je me figure bien ce que tu imagines, les tatouages, l'anarchie, les addictions, les coucheries, l'agressivité, tout ça et pire !... Tu veux savoir si c'est vrai ? Crisse, que c'est vrai !

Les poings du petit Vallée se sont refermés sur le manteau de Samuel. Il ne le secoue pas, il le tient ferme et rapproché pour lui cracher sa rage. C'est monté d'un coup, presque sans prévenir. Le malaise

a explosé en étincelles de fureur, comme un débordement, un déversement de mélasse sur les flancs de la cuve brûlante.

Samuel repousse les mains de son neveu. Il craint de perdre son calme. Avant qu'il n'épouse Ariane, il a connu des pics de violence qui le terrorisaient. Il sent qu'il pourrait bousculer Alexis. Lui faire vraiment mal. Que sur le moment, cela le soulagerait, lui procurerait du plaisir. Mais il sent aussi que ce n'est pas la solution.

– Si tu me parles sur ce ton, tu peux foutre le camp, se contente-t-il d'assener.

Ces mots font un effet étrange à Alexis. Il se contracte, s'empourpre, s'étouffe, on dirait qu'il va se jeter sur son oncle, puis il se relâche, pantelant, tremble. Il a les yeux rouges, écarquillés, les narines frémissantes. Mais ce n'est plus son oncle qu'il défie d'un regard fixe, c'est le vide flouté par les vapeurs suffocantes de la cabane. Ce regard qui ne voit pas est terrifiant.

Le petit Vallée s'écarte. Samuel le saisit au coude avant qu'il n'atteigne la porte.

– Attends!

– Ne me touche pas.

Alexis passe le seuil, contourne la voiture, dédaigne le chemin, s'enfonce dans la neige, marche vite, très vite. Déjà la forêt l'avale. Samuel n'a que le temps

de le voir se retourner brièvement, et de l'entendre crier :

– J'ai eu tort : le lit d'Ariane n'est pas assez large pour nous deux !

Alexis fend le monde comme on déchire une membrane. Il échappe aux bras d'écorce qui cherchent à le retenir, écrase les tiges souples, enchevêtrées des arbrisseaux, laboure la neige pour s'y frayer un passage. Il trébuche et rampe et se relève et s'élançe de nouveau. Il a cette image absurde d'un aviateur accidenté, de son couteau tailladant les lianes d'une jungle difforme. Il ressemble à cet homme en lambeaux, tombé du ciel dans les abysses d'une Amazonie fantasmée. Il sait qu'il ne peut pas rebrousser chemin ; que seule une épave repose derrière lui ; qu'un lieu plus accueillant se trouve quelque part dans cette immensité ; que pour y parvenir, il doit d'abord traverser la Forêt.

La Forêt d'Alexis est semblable à ces bêtes qui feignent d'être mortes pour tromper leurs prédateurs. Sa nudité, sa blancheur laissent croire à de l'inertie. Le jeune homme perçoit malgré tout sa respiration. Les chuintements du vent ne font que camoufler des sons plus étranges, craquements, hululements, chuchotis, froissements. En d'autres circonstances, la peur aurait rattrapé Alexis. Mais il

ne pense qu'à s'éloigner de la cabane. Il suffoque. Il a désespérément besoin d'air, d'espace, d'isolement.

Les paroles de Samuel le rongent.

« Si tu me parles sur ce ton, tu peux foutre le camp ! »

C'est ce qu'a dit Tahereh, mot pour mot, il n'y a pas si longtemps. Une histoire d'eau qui ne voulait pas chauffer, dans son appartement à elle. Des reproches déplacés de la part d'Alexis. Rien que de très banal, de très stupide. Tahereh a claqué la porte, Alexis rassemblé ses affaires, fermé derrière lui et glissé les clefs dans la boîte aux lettres. Il s'est dit : « L'amour se noie peut-être dans un puits sec. »

Le jeune homme se prend les pieds dans une racine, se rattrape à une grosse souche qui, pourrie, cède sous son poids. Il s'effondre. La neige a un goût d'humus. Il crache, essuie son visage dans sa manche, essaie de se redresser. Il n'y arrive pas. Ses jambes engourdies par la course se dérobent. Alexis lutte un peu, pour la forme, avant d'abandonner.

Dans la cabane, Samuel éteint le feu sous les cuves et jette les restes de son déjeuner avant de sortir. Son regard fouille la masse boisée où a disparu Alexis. L'ombre patiente grignote l'érablière, les arbres ne sont plus que des traits noirs, une graphie brouillonne sur du papier bis. La nuit sera

tombée dans moins d'une heure. Samuel s'installe dans sa voiture, mais ne réveille pas le moteur. Ariane aurait attendu.

« C'est une claque que j'ai prise. Je ne m'y étais pas préparé. J'ai cru que tout irait bien, qu'il suffirait d'attendre, que le temps polirait les angles de ma vie, que les distractions m'empêcheraient d'en voir les écueils, qu'elles adouciraient les difficultés. »

Alexis est couché sur les débris de la souche. Des esquilles appuient sur ses côtes, d'autres sur sa colonne. Le froid le pénètre. La température ne va pas tarder à passer sous le zéro. C'est toujours ainsi à la saison des sucres : doux le jour, polaire la nuit.

« Je ne suis pas heureux. Je ne suis pas malheureux. Je baigne dans les eaux troubles de la demi-mesure. »

Alexis n'ose pas bouger. Il se sait perdu. Sa forêt est un labyrinthe. Le fil que sa course a tracé et qui lui permettrait d'en sortir se dissout dans l'obscurité. Cela l'indiffère. Il est bien là où il se trouve. Le sang bat à ses tempes et le berce.

« Je suis tanné. Je viens de comprendre le sens de cette expression, "être tanné", épuisé comme une vieille peau dans son bain de substances chimiques, ces substances qui cherchent à la rendre imputrescible, à la transformer

en cuir. Le cuir est rigide, on en fait ce qu'on veut. La peau est tellement plus fragile... »

Il aurait dû dire cela à Tahereh. Ou à Samuel. Leur expliquer.

« Nous sommes à table. C'est un dimanche – un samedi, peut-être ? Ma mère demande comment se passe le travail. Je dis que je l'ai quitté, que c'est comme ça. Je ne le fais pas méchamment, mais j'ai du mal à me contrôler. Mon père s'en mêle. C'est une véritable bourrasque. Je tiens tête, je gueule plus fort que lui, je suis libre et adulte, je n'exige rien, surtout pas de la pitié, surtout pas des conseils, je ne tolère pas les reproches, je lâche que cette table où nous soupions est un simulacre, le symbole parodique d'une famille unie, que les murs de cette cuisine suintent l'hypocrisie, que seuls mes échecs les préoccupent et jamais mes réussites. Je choisis de grands mots, de belles tournures, ce qu'il y a de plus crâne et de plus cinglant. Je suis doué pour ça depuis l'adolescence. Autant que mes lectures servent à quelque chose !... Mon père m'ordonne d'arrêter. Je ricane : "Arrête toi-même." J'ai frappé un collègue au musée. Nos opinions divergeaient sur un point capital. Si je l'ai frappé, lui, je peux bien m'en prendre à mon père pour qu'il se taise. Il vaut mieux se taire lorsqu'on ne comprend pas. Je sais que je

peux être violent, que j'aime ça. Je me suis toujours affirmé de cette manière. »

Alexis s'assoit et passe ses mains glacées sur son visage. Les odeurs qu'exhale la terre l'abrutissent.

« Je me réfugie chez Tahereh. Je me déshabille, puis je me regarde. Dans le miroir, mon reflet a les yeux caves, hagards. Il est laid. Je hais ce double que je voudrais détacher de moi. Tahereh rentre d'un cours. Elle me voit nu et propose de me rejoindre sous la douche. Ma sirène est superbe. Elle vit et jouit de vivre par tous les pores, ses chairs sont pleines et dorées. Auprès d'elle, je me sens vieux et sale. Je suis acide. Je la repousse. L'eau chaude ne vient pas et je m'emporte et Tahereh braille : "Si tu me parles sur ce ton, tu peux foutre le camp!" »

Alexis soudain s'esclaffe. Son rire court les bois. Des oiseaux fuient au-dessus de sa tête.

« Ciboire, Alex! Et après? Tu fais partie de la multitude, rien, rien ne t'autorise à te croire différent des autres... »

Cela le frappe, le renverse. Il ne rit plus. La Forêt d'Ariane lui semble tout à coup glaciale au-delà du supportable. Des ombres se détachent des troncs, rampent sur le pâle épiderme de l'hiver, l'entourent et le bercent. Il les reconnaît aussitôt, ces hydres familières. Il sait qu'il affabule, que son cerveau défaille, que seule sa mémoire convoque de tels

monstres – sa mémoire, sa colère et le froid insoutenable.

Les hydres doucement se moquent. Lui parlent de conflits, d'engagements avortés, de ces emplois si peu gratifiants qu'il a été, au fond, ravi d'abandonner. Lui rappellent les reniflements de mépris des supérieurs, les collègues qui se flairent, montrent les dents, jappent autour d'un café : « Il ne faudrait pas qu'on vous paie à ne rien faire, monsieur Vallée », « Faites-vous partie d'un groupe, d'un mouvement ? Les cheveux longs, enfin... », « Ah, vous avez une maîtrise ? Quelle université ? »

D'une meute à l'autre, une semblable cacophonie de couinements et de grognements, les mêmes morceaux de gibier que l'on déchiquette. Ne reste, après le passage des loups, que des scories de confiance en soi. Et pour se consoler, se convaincre de nouveau d'être au monde, les pintes au Paddy's Store, la musique, les chicanes, les ecchymoses, l'amour, la sueur sur les flancs, les black-out, l'épuisement, les appels téléphoniques, les cris, les sanglots des filles, les questions.

Les questions. Le « ET SI » fatidique qui hante et hypnotise.

« Et si... Si j'avais agi autrement ? Si j'avais plutôt un diplôme en économie ? Si mes choix... Et si j'avais laissé Tahereh me toucher ce soir-là ? Si je

n'avais pas refusé son offrande? Si je n'étais pas parti?

« Si je partais? Si je recommençais?

« ... Et si j'arrêtais tout? Et si je m'arrêtais, moi? »

Sans prévenir, les hydres s'écartent. Un abîme de possibilités s'ouvre et se dérobe. Tout est à portée de main, rien ne l'est pourtant, car l'envie manque, car des obstacles se présentent.

Alexis voudrait bouger, se détacher du sol et de la pourriture qui le tiennent, se couper du froid qui l'accule. Se séparer de lui-même. Il voudrait résister aux événements, puisque Mathieu, Anton et Deborah en sont capables, puisque Tahereh sait les secrets de la lutte. Comme eux, prendre son temps et s'en tenir aux facilités de la vie.

Il ne peut rien. Il a cru s'aider en venant jusqu'ici, en se recroquevillant au-dedans de lui-même. Mais les parois de cet abri sont plus fines et transparentes que celles d'une chrysalide. Elles sont encore trop perméables aux menaces. Pire, elles ne sauraient le défendre des dangers de l'intérieur.

« J'ai peur. Moi. Je. Peur. Peur. Peur. »

Alexis est humilié par ses phobies. Humilié par l'homme laid du miroir. Il se sent hors de son existence.

Quelque chose de doux, d'enveloppant, se pose soudain sur ses épaules. Alexis tressaille : la forêt

revient à lui, et la nuit que dissout la lueur bleutée d'une lampe torche. Une forme noire s'agite, la lumière vacille avec elle.

– Sacrée tête de bois! soupire Samuel avant de s'accroupir près de lui.

Tandis qu'il la lève, la lampe éclaire de biais son visage. Alexis est frappé par sa vieillesse. Les traits de l'homme semblent taillés dans le tronc d'un érable; sa peau d'écorce grise est sillonnée de cicatrices, l'armure végétale d'un ancien combattant. Alexis ne sait pas d'où viennent ces marques, mais il les admire.

Il se détourne, tâte le plaid dont l'a recouvert son oncle et s'y emmitoufle presque craintivement, comme s'il s'agissait d'une capitulation. Son corps s'éveille, les sensations s'y heurtent en un parfait désordre. Ses yeux secs tiraillent, ses dents claquent, ses doigts bougent à peine, le froid le tient dans sa poigne impitoyable et le dévore. L'obscurité est absolue et l'étouffe. En levant la tête, Alexis ne discerne entre les branchages qu'un ciel semé d'astres minuscules que parcourent des nuages foncés comme des fumées d'essence. Cela lui rappelle Montréal, pourquoi il s'est échappé de Montréal. Mais la Forêt d'Ariane toise ces insignifiants souvenirs, écrase ces agacements dérisoires. Elle était là avant la ville. Les créatures qui tapissent ses fourrés

naissent, souffrent, luttent, se transforment, meurent aussi. Et la gorge d'Alexis se serre, il se recroqueville sous la couverture râpeuse, aux relents de laine mouillée.

– J'ai honte.

Moins qu'un soupir : un souffle. Samuel ne l'a peut-être pas entendu. Alexis s'en moque. L'aveu est pour lui-même.

– Je ne veux pas devenir comme eux. Je ne veux pas être ce que je suis.

Puis il se tait, car il juge ses mots bêtes et maladroits.

Samuel ne sait pas à quoi, ou à qui, son neveu fait allusion. Il ne cerne que sa détresse, sa difficulté à parler, à le regarder en face, à accepter son aide. Il voudrait lui dire que ce n'est pas grave, que la peur et la douleur ne sont que des remous, la preuve que l'eau vit. Lui dire que le monde ne se résume pas à ce qu'on en connaît, que son errance en fait partie, qu'elle est nécessaire. Qu'Ariane a fini par admettre son cancer, a été jusqu'au bout de la maladie sans chercher à s'en soustraire. Que les désirs de fuite et d'oubli sont légitimes. Que lui-même a voulu fuir et oublier. Que les arbres l'ont finalement guéri de l'absence d'Ariane. Qu'il ne faut pas compter sur le

temps mais sur soi. Que parfois un long sommeil permet d'y voir plus clair.

Mais Samuel ne dit rien. Cela peut attendre. Il éteint la lampe torche, laisse le silence et la nuit coudre leur paix sur la blessure d'Alexis. Les ténèbres bruissent d'allées et venues, frottements, grattements, battements d'ailes étouffés par la distance. Les bois sont en alerte, leur pouls ralenti par la froidure ne les trahit pas. Samuel n'est pas inquiet; ce territoire et lui se sont domestiqués. Il devine la présence tranquille des sapins et des épinettes, des jeunes pousses lovées sous la neige, du rapace guetteur. Il s'est plus d'une fois couché sur l'humus avec Ariane pour jouir et rêver.

Son neveu semble plus calme. Il ne s'est pas plaint de la noirceur. Samuel lui offrira un café à leur retour, des biscuits et du sucre d'érable. Un geste entraînera un autre, et peut-être quelques paroles. Samuel laissera faire. Il n'est pas pressé.

Alexis remue un peu, se cogne à son oncle.

– Pardon, murmure-t-il.

Mais il ne s'excuse pas de l'avoir bousculé. Samuel le comprend et sourit.

– On peut rentrer, si tu veux..., ajoute Alexis à voix très basse.

Le faisceau de lumière bleue se superpose à la piste du petit Vallée, les guide hors des broussailles vers l'auto assoupie.

– J’ai de l’ouvrage pour toi, à la cabane, annonce Samuel en s’y installant. On verra ça demain – si tu veux bien m’aider.

Alexis regarde son oncle. Ce ne sont plus les yeux noirs de l’après-midi, ni ceux, écarquillés, perdus, du fugitif de la veille. Ce regard-là sait que tout ira mieux. Et Samuel aussi le sait.

Marie Barthelet, vingt-cinq ans, Dole.

Marie est titulaire d’un master recherche en histoire de l’art ainsi que d’un master professionnel spécialisé en gestion et valorisation de collections patrimoniales.

Elle a publié quelques nouvelles au sein de recueils et d’anthologies thématiques aux éditions Griffes d’Encre et Argemmius, ainsi que dans la revue littéraire québécoise *L’Écrit primal*. *Ma voie est la mer* est l’un des textes lauréats 2012 du concours Nouvelles du Large.

Parmi ses références littéraires, Marie cite les vers des poètes Sappho, Odysseus Elytis, Mahmoud Darwich et Stan Rice, mais aussi Emily Brontë, Mary Shelley, Bram Stoker, Oscar Wilde, Franz Kafka, Anne Rice, Robin Hobb, Ursula Le Guin et José Carlos Somoza. Enfin selon ses mots, Jean Giono ne cesse de l’émouvoir et Marguerite Yourcenar, Dominique Fernandez et Pascal Quignard la touchent et la nourrissent incomparablement.

Marie pratique aussi le dessin, la peinture et la photographie.